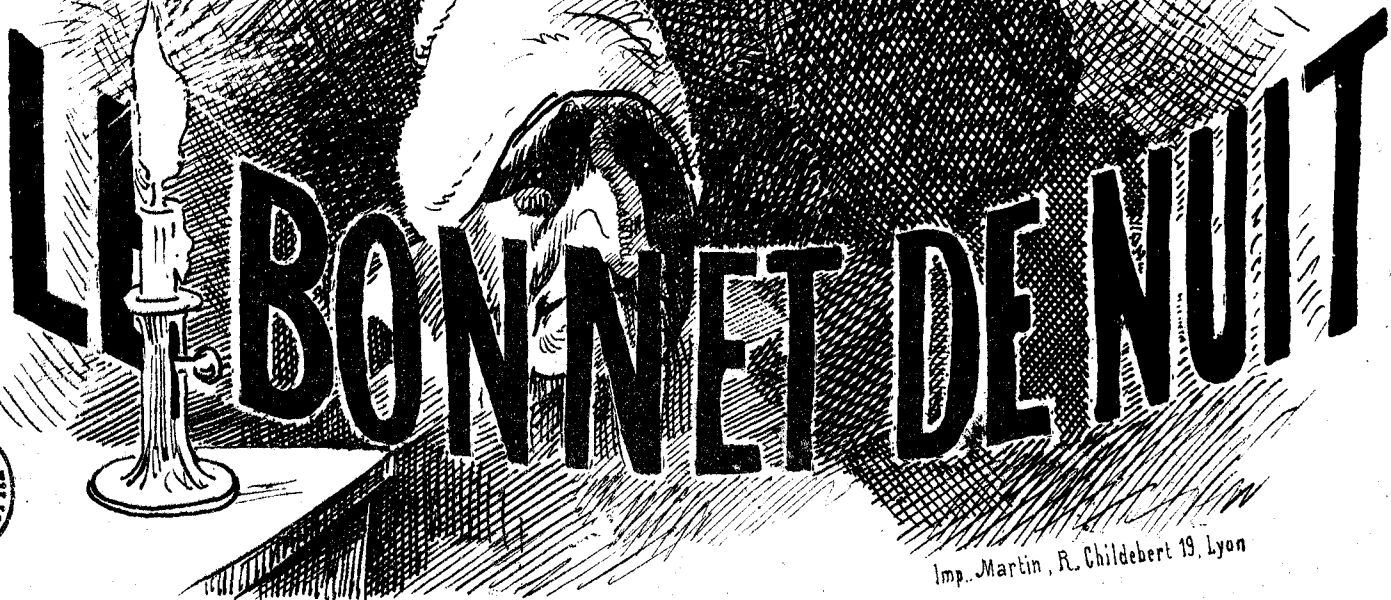




Imp. Martin, R. Childebert 19, Lyon

LE BONNET DE NUIT

JOURNAL ILLUSTRÉ

Humoristico-Comique
PARAISANT LE SAMEDI

Prix du Numéro :

15 CENT.

Un an 10 fr.
Six mois 5 fr.

BUREAU

Rue Saint-Côme, 2

LYON

VENTE EN GROS

MESSAGERIES DE LA PRESSE

Rue Confort, 12.



LES BÊCHES

Parmi les cadeaux que nous fait l'ami Soleil, il en est un que bien peu dédaignent : il nous ouvre l'entrée de l'eau, en général, et des bèches, en particulier.

Oui des bèches...

Voilà, Lyonnais, un mot qui, tout barbare qu'il est, ne vous le paraît nullement, tant vos oreilles sont habituées à entendre ainsi désigner les bains froids, nom qu'on n'entend prononcer nulle part ailleurs.

Deux mots sur son origine ne peuvent que vous être agréable. Je fais appel à la mémoire des vieux Lyonnais.

Avant que le duc de Nemours posa la première pierre, en 1843, du pont actuel et qui porte son nom, il existait l'ancien Pont-de-Pierre. Sur la première arche, du côté de la rive gauche, étaient construites des maisons dont l'une offrait un curieux travail par un vaste support en forme de coquille, lequel s'appuyait sur le pont. C'était là que ce trouvait un cabaret fameux dont l'enseigne était un squelette sonnante de la trompe ; de là était venu le nom — la Mort-qui-Trompe — donné au redoutable courant que formait la Saône en s'engouffrant par la seule issue que les roches lui avait laissée.

A la deuxième pile, avait été construit en 1822, en remplacement d'une longue échelle, un escalier de pierre qui mettait le pont en communication avec la plate-forme, plus ou moins égale, que formaient les rochers.

C'était derrière cette pile, à côté du courant, qu'on voyait, reliés entre eux, quatre ou cinq bateaux longs de 25 à 30 pieds, appartenant chacun à l'un des membres de la famille Marmet, et constituant, sous la conduite de ces intrépides nageurs, la meilleure école de natation qu'on ait peut-être jamais vue : on ne sortait d'entre leurs mains qu'après avoir affronté les tourbillons et les remous du terrible courant.

Or, ces bateaux, dans le langage des marins, s'appelaient — bèches. — Le nom est resté à l'usage qu'on en faisait ; et maintenant encore, quand ils vont aux bains froids, bon nombre de Lyonnais ne disent pas autrement : « Je vais au bèches. »

Encore deux mots si vous le voulez bien, sur l'histoire des bèches :

En 1843, les maisons qui couvraient la première arche du Pont-de-Pierre furent démolies : le pont lui-même disparu, le quai fut élargi ; un nouveau pont, plus large, plus élevé, fut construit ; mais sans communication directe avec les rochers. Pour cette cause et pour d'autres, les bèches furent obligées de s'expatrier.

Ce fut alors que M. J.-B. Marmet établit sur le Rhône les premiers bains froids, dans la même disposition que nous les voyons aujourd'hui. Ils offrent plus de sécurité aux baigneurs, il est vrai ; mais les difficultés de la natation étant amoindries, il en résulte des nageurs moins habiles.

Rendons toutefois cet honneur à M. J.-B. Marmet, d'avoir le premier construit des bains sur le Rhône, d'être le propriétaire du plus bel établissement dans ce genre, et, ce que personne ne contestera, pour peu qu'il l'ait vu à l'œuvre, d'être le premier nageur de Lyon.



J.-B. MARMET

Voici maintenant, quelques petites réflexions que m'a suggéré la vue des baigneurs.

Je vous les donne comme elles me sont venues ; si elles peuvent vous amuser, c'est tout ce que je demande.

Deux baigneurs passent au tourniquet.

L'un est superbe de maigreur ; déjà voûté, bien que ses joues, peu garnies, n'annoncent pas plus de 25 ans ; des jambes flûtées, sans être longues, se balancent dans un pantalon évasé... Hâtons-nous de dire que sa bourse est aussi grasse que lui est maigre. Ses habits sont de la dernière mode ; une magnifique gilette fouette son estomac qui se dérobe ; le lorgnon est sur son nez et dans sa main un léger bambou à pommeau d'ivoire.

L'autre est un gros garçon en blouse, un ouvrier. Sa mine est franche et ouverte, son allure n'est pas raffinée, croyez-le bien, et

c'est là son mérite. Une vigoureuse santé se montre chez lui et il ne dissimule pas sa joie d'aller piquer un plongeon.

Tous deux entrent dans une cabine.

Au bout d'un instant, notre gandin et notre gros garçon montrent au grand air leurs formes maigres ou bien taillées, leurs muscles efféminés ou saillants selon qu'on porte ses yeux ou vers celui-ci ou vers celui-là.

Que vous en semble ?

Si l'on dit que l'habit ne fait pas le moine, on peut bien dire que l'habit ne fait pas l'homme.

C'est surtout aux Bèches, où il n'y a pour dissimuler tant de choses qu'un faible caleçon, qu'apparaît la vérité du proverbe.

Il ne s'agit pourtant que du côté physique.

Ah ! si l'on pouvait mettre à nu les intelligences ! S'il pouvait exister des bains pour les âmes, où elles auraient à se montrer sans vêtements, c'est-à-dire sans masque, que de billes levées, que d'utopies creuses, que de maigres raisons paraîtraient où maintenant l'on ne voit que de beaux dehors, que de superbes apparences ! Combien peu ressembleraient à la solide charpente de notre travailleur !

Mais.... je m'aperçois que pour peu que je monte le ton, je fais.

De quoi, diantre, vais-je me mêler ?....

Allons je me hâte de vous dire adieu, et d'aller à mon tour piquer une tête....

Edm. TOULONNET.

A propos de chignons

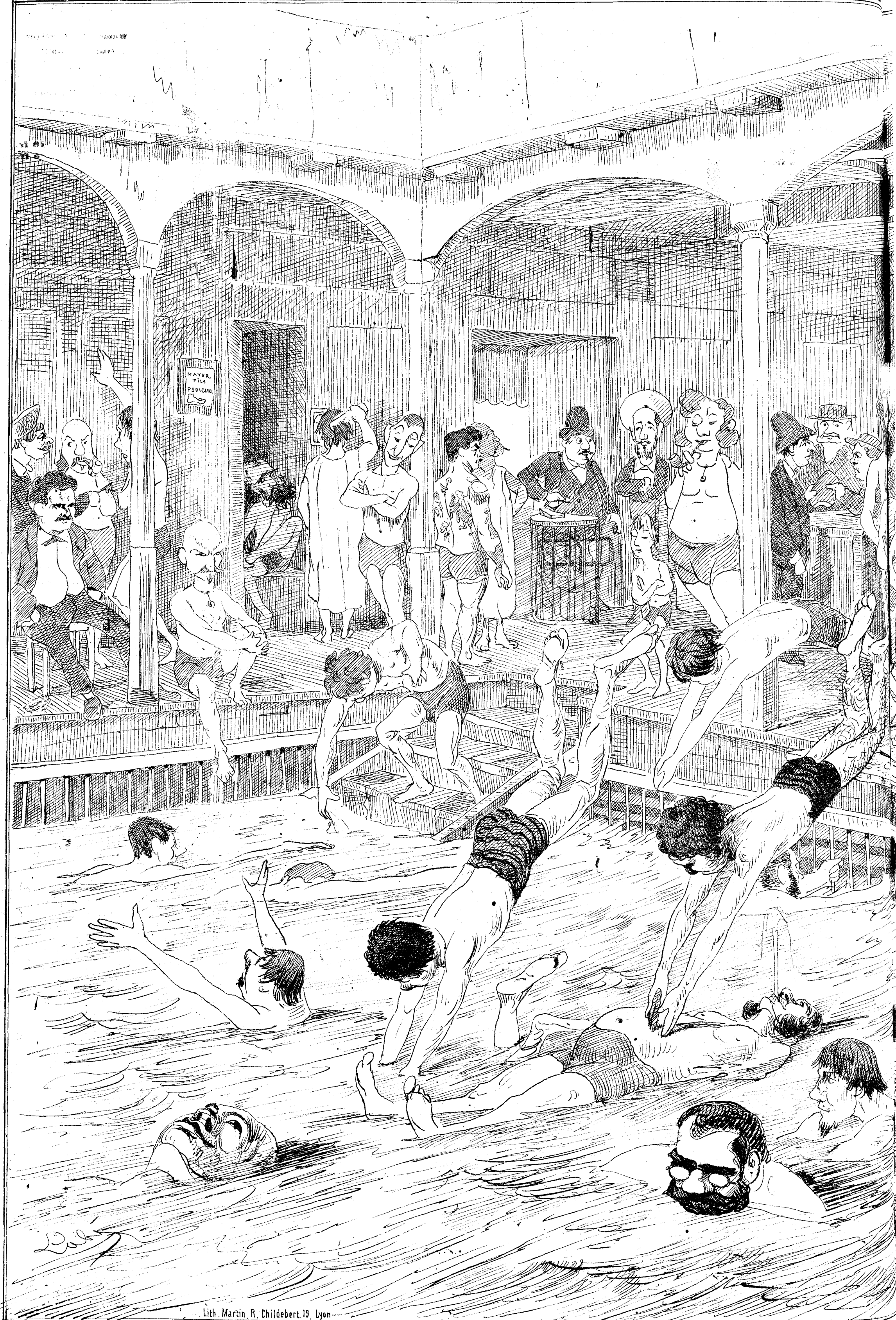
Grand émoi en ce moment dans la gent féminine de la ville de Munich et conflit sérieux, à propos de... chignons, entre les dames bavaroises et l'intendance du théâtre Royal ; et, du reste, voici le fait :

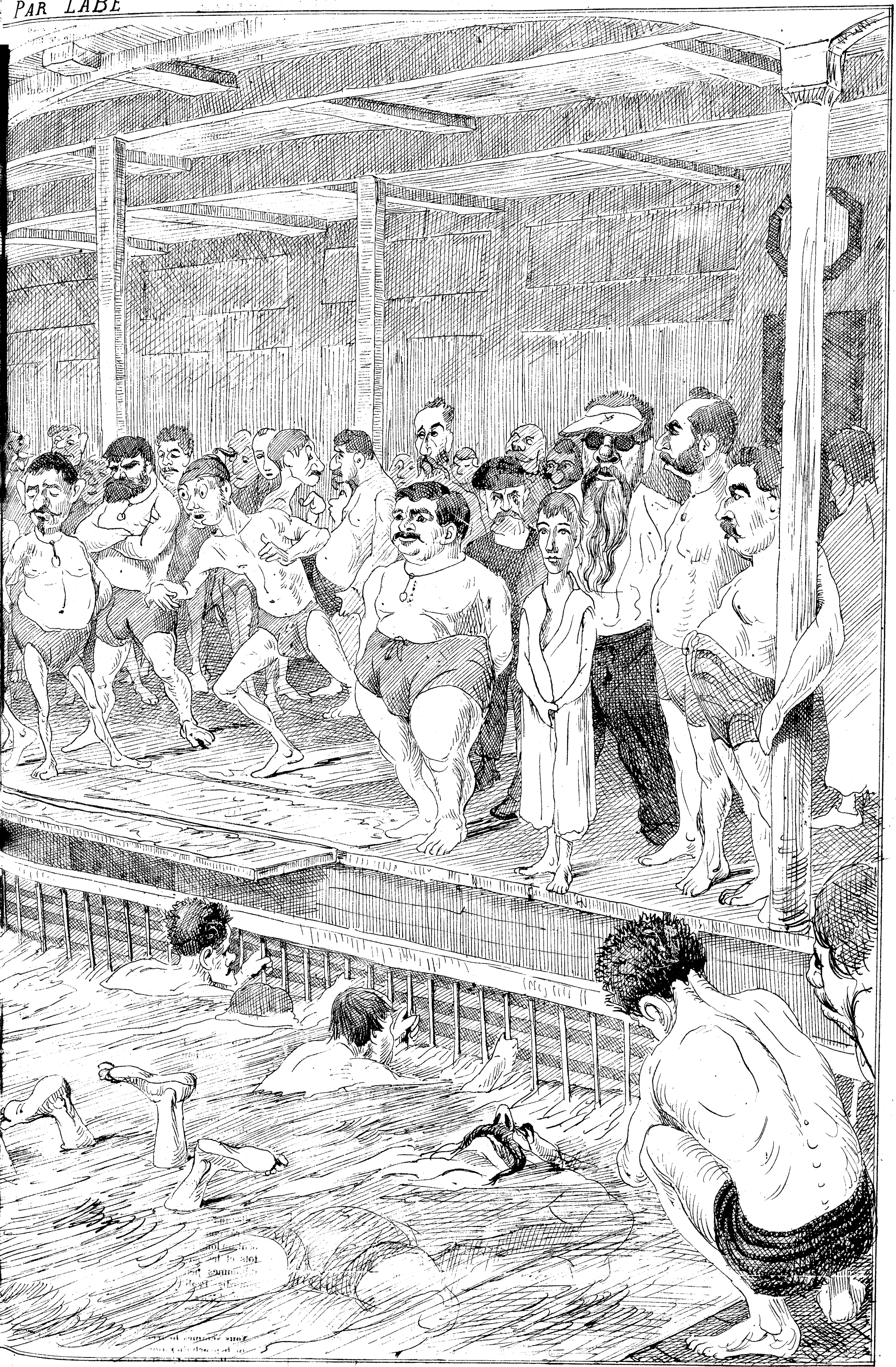
« Il s'agit au théâtre de Munich une question grave qu'Aristote a oublié de traiter dans son fameux article des chapeaux, dont parle Sganarelle. Il paraît que les dames bavaroises admises au parquet du théâtre Royal, portent des coiffures tellement monumentales, qu'elles dérobent totalement la vue de la scène aux spectateurs qui ont l'honneur et le malheur d'être placés derrière elles. L'abus est tellement grave, que l'intendance a cru devoir intervenir, en invitant poliment ces gêneuses à se débarrasser de leur chapeau avant de gagner leur stalle. Mais toutes les bavaroises ne sont pas au lait. Celles-ci se sont fâchées et ont refusé de tenir compte de l'avertissement. L'intendance à son tour n'a pas voulu en avoir le démenti, et elle vient de faire placarder des affiches, ordonnant formellement aux dames qui fréquentent le rez-de-chaussée du théâtre, d'avoir à se débarrasser de leurs chapeaux et de leurs faux cheveux. On s'attend à un conflit. » (Menestrel.)

Il n'est pas mentionné qu'un perruquier soit placé au vestiaire pour refaire la coiffure de ces dames !

Quand donc la plus belle moitié du genre humain (ne vous hâtez pas trop, Mesdames, de m'envoyer un sourire approbateur !) quand donc la plus belle moitié du genre humain, dis-je, comprendra-t-elle ce qu'il y a de ridicule et d'insalubre à s'affubler de postiches dont l'utilité est des plus contestables ?

Rien n'est plus beau que le naturel, et la chevelure est sans contredit un puissant auxiliaire de la beauté de la femme ; par contre, quoi de plus amusant qu'une dame perdant une partie des cheveux dont





on se plaisait à admirer la nuance et l'abondance quelques minutes auparavant !

Au point de vue de l'hygiène, quels inconvénients n'entraîne pas l'usage de postiches ? Sans parler du plus ou moins de propreté, qu'il y a à porter les cheveux d'autrui, n'est-ce pas là la véritable cause de ces fréquentes migraines dont se plaignent les dames aujourd'hui ? Et, comme couronnement de l'œuvre, l'usage des faux entraîne la chute des vrais.

Nous ne voyons que deux cas où nous puissions admettre l'usage de ces... perruques (car ce sont des perruques que vous portez, Mesdames !) : 1° lorsqu'il y aura lieu de dissimuler une calvitie réelle ; 2° lorsque la femme aura souvent à défendre sa tête des familiarités trop brusques d'un mari peu galant ; et j'aime à supposer, pour l'honneur de notre sexe, que ceux-ci sont en bien petite minorité, et que cette bien petite minorité a pu se laisser entraîner à ce... manque de courtoisie par les crailleries d'une moitié grincheuse.

Je propose au sexe auquel j'ai l'honneur d'appartenir, une ligue contre tout ce que le sexe féminin porte de faux... indistinctement ! ! ! !

Mesdames ! accordez-moi, je vous en prie, les circonstances atténuantes.

E. BERG.

UNE AVENTURE D'IVROGNE

Le lundi nous a toujours paru la journée fertile en production de cette sorte de champignons qu'on appelle ivrognes.

En une seule promenade j'en ai compté jusqu'à dix-huit !

De tous ces amants de la dive bouteille un surtout attira mon attention par l'oubli qu'il avait fait dans son verre non pas tant de sa raison, mais de sa chemise ! Comment diable avait-il fait, ou plutôt, avait-il bu, pour abandonner ce premier vêtement de l'humanité ? Peut-être vis-à-vis du cabaretier remplaçait-il l'argent du gousset ? Quoi qu'il en soit, notre homme montrait une sale poitrine sous un gilet non moins sale, que recouvrait encore un habit crasseux.

Et il chantait aussi fort et aussi juste que le vin le lui permettait :

Quand ces beaux pompiers
Vont à l'exercice, etc.

C'était bien le cas évidemment, il avait tant pom-pé !...

Curieux de l'observer, je m'arrêtai un instant.

En passant près de moi il me fit une question des plus rabelaisiennes : « Ch... tu ? » Il répondit lui-même : « Mon vieux, il faut ch... à ma place. Moi je voudrais bien, mais je n'ai pas le temps. Je veux chanter... »

Et il continuait de plus belle en battant une large mesure tout au travers de la rue. Tout à coup de ses pantalons tombe dans ses souliers... n'en disons pas davantage !...

Que l'homme fait peine à voir quand sa raison ne lui appartient plus !

Et notre ivrogne n'en paraissait que plus joyeux de cette aventure, qui probablement lui semblait très-drôle.

Il riait démesurément.

Mais ce rire désordonné eut une conséquence fâcheuse : il lui fit perdre l'équilibre, jusque-là si difficilement gardé, et l'ivrogne roula dans le ruisseau.

« Tiens ! dit-il, de l'eau ! on veut me faire boire de l'eau ! si je tenais celui qui veut me donner de l'eau ! Eh bien !... je lui donnerais à boire du vin... non, de l'eau... »

Et notre homme grouillait dans la fange, n'ayant pu parvenir qu'à s'asseoir.

Enfin il se leva !

C'était un singulier et bien dégoûtant tableau que présentait cet individu couvert d'immondices et dessus et dessous !

La fin du spectacle approcha par l'arrivée d'un garde urbain.

— Qu'offres-tu ? lui dit l'ivrogne.

— Si je cofre, vous allez le voir. Allons ! en avant !

Ce trait piquant du garde urbain ne fit aucune impression sur l'ivrogne, mais nous arracha un sourire agréable : après les sourires de pitié, il venait bien à propos.

A. P.

HISTOIRE D'AMANDA

C'est tout fête et bonheur dans la famille !

Une charmante enfant vient de naître...

On la nomme Marguerite.

Les yeux de sa mère pleurent des larmes de joie, après des larmes de douleur.

Son père ne cesse de la contempler...

Tous deux rêvent déjà pour leur fille et leur vieillesse un riant avenir, une belle soirée du long jour de la vie.

Elle a dix ans, les yeux bleus, voilés par de longs cils, une chevelure soyeuse d'un noir d'ébène, des traits comme Rubens savait les peindre.

Mais elle n'a plus sa mère...

Plus de salutaires leçons, plus de vertueux exemples.

Rien qu'un père dont le seul désir est de la choyer, de satisfaire tous ses caprices.

Elle fuit tous les plaisirs de son âge.

Son seul ami est le miroir.

Sa grâce mutine, ses coquetteries font l'orgueil de son père.

O père aveugle, en la flattant, tu la perdras !

Pauvre Marguerite ! ! !

L'enfant est devenue femme. Elle est belle, bien belle : sous le moindre regard, ses yeux se baissent timides, ses joues se colorent, son front s'incline.

La pudeur l'embellit encore.

Un sang vif, bouillant, circule sous cette belle carnation.

C'est la beauté ! c'est la jeunesse !

Croqueurs de vertus. Allons !... Viveurs éhontés, voici la proie !... Et de la ruse... C'est Marguerite !

Elle passait imprudente... Hélas ! imprudente... volontaire...

Ses pas la conduisaient sous le souffle des passions brûlantes.

Un sentiment intérieur lui criait encore : C'est l'abîme ! ! !

Une autre voix plus forte, répétait sans cesse : « C'est le plaisir ! c'est l'amour !

Et Marguerite marchait étouffant sa conscience...

Son dernier rempart... peut être... son père... n'était plus !

Marguerite succombe... Et le lendemain elle déployait toute voile, et s'appelait — Amanda !

Une auréole — auréole impudique — enveloppe son front qui ne sait plus rougir, entoure son existence luxueuse, sa vie de fêtes sans terme ni merci...

La jeunesse dorée, les gandins font assaut autour d'elle, se disputent ses regards, sont fiers de ses moindres faveurs.

Entre eux, c'est une lutte de rouleaux d'or et de billets de banque.

Filles sans cœur, crevez d'envie en voyant Amanda !

Place ! Place !

Gare de devant !

Laissez passer le huit ressorts et les laquais de Madame la comtesse de...

Voici la reine des bals, des courses, des fêtes ! l'étoile des étoiles du vice, l'exemple pervers qui entraîne, le gouffre maudit où tout ce qui est saint et sacré disparaît...

C'est Amanda ! ! ! Jeunes filles sages, détournez vos regards, l'amorce est trop séduisante...

Femmes honnêtes, retirez-vous, c'est Amanda !

Le temps arrive et passe...

Ça baisse... Ça baisse... Les années, les rides se succèdent plus nombreux : la beauté fuit rapide : les galants et leurs écus s'en vont. Il faut songer à développer d'autres talents lucratifs.

La traite des blanches est le champ ouvert à son intelligence ignoble et spéculatrice, et un champ bien connu...

Vertus à vendre, approchez. Voici Amanda !

Après le Temps impitoyable, c'est la Mort qui passe non moins impitoyable.

Elle vient de s'éloigner d'un chevet.

Elle n'a trouvé qu'elle...

Elle la laisse seule...

Une âme est partie... Où est-elle ?...

Mais ce corps, objet de tant d'orgueil, centre de tant de convoitises, ce n'est plus qu'une masse inerte et défigurée, et bientôt pourrie...

La pâture des vers !...

Tombereau de l'hospice, avance ! Voici Amanda ! ! !

R. G.

AU PARC

Une jeune fille, à la mise élégante, est assise près du lac, lisant un journal.

A quelque distance d'elle, deux jeunes gens sont arrêtés d'un air pensif, toilette paraissant soignée, lorgnon et un jonc dans la main, laquelle est soigneusement gantée.

Tonin. — En voilà-t-il une belle fille ; frère, regarde-la donc !

Antonius, la lorgnant de plus près. Vrai ! elle est jolie, mon cher.

Tâchons de lui parler. (Roulant sa canne dans ses doigts). Voyons, que faut-il lui dire ?

Tonin. — Dis donc plutôt : que faut-il lui offrir ? Tous deux réfléchissent.

La jeune fille se lève et se dirige d'un autre côté.

Les jeunes gens la suivent.

Antonius. — Ma... de... moiselle. Que pourrait-on vous offrir ?

Tonin. — Un bock, Mademoiselle, il fait si chaud ! Il lui tend la main et reçoit de la jeune fille un violent coup d'éventail sur la main impertinente.

Tonin. — Peste ! l'amour est méchant !

Antonius. — Mademoiselle, excusez-moi de vous avoir offert un bock. Vous nous avez sans doute pris pour des Lyonnais : nous sommes des étrangers et nous voyageons à peu près toute l'année. Nous vous invitons à venir boire du champagne avec nous. (La jeune fille réprime un sourire.) Vous nous ferez un véritable plaisir : nous nous dirigeons à l'instant du côté du chalet, ce côté vous plaît-il,

Mademoiselle ?

La jeune fille. — Où vous voudrez, Monsieur, ça m'est fort égal.

Ils arrivent ensemble au chalet, Antonius offre une chaise ; Tonin fait venir une bouteille de fine champagne.

Ils boivent tout en causant d'amour à la jeune fille qui n'a nullement l'air de s'en préoccuper, et hume à elle seule la moitié de la bouteille, disant de temps à autre : Ce vin est délicieux ; quel dommage qu'il soit si cher !

Pendant ce temps nos gaillards entrent dans mille détails d'amour platonique. Ils comparent l'amour à un globe de feu immense, à une chaîne de fer très-étroite, aux premières fleurs du printemps, etc., etc. Mais la demoiselle impassible lit toujours son journal.

Antonius. — Mademoiselle, votre journal est donc si intéressant que...

— Oui, Monsieur, il contient surtout beaucoup d'articles pour la parfumerie et la mode, entre autres la découverte d'un nouveau fard supérieur de beaucoup à celui qu'emploient certains muscadins, hommes de lettres, journalistes.

Antonius. — Il serait à souhaiter que tout le monde n'en connaisse pas plus l'usage que nous.

— Ainsi que du cosmétique.

Ils essuient avec leur mouchoir de poche la noirceur de leurs sourcils qui tendait à s'étendre, et se font une balafre noire sur les paupières.

La jeune fille étouffant un éclat de rire. — Qu'il fait chaud ici ! il y a de quoi en mourir !...

Antonius embarrassé. — Garçon, deux bouteilles de limonade.

Ils continuent à boire et à jaser.

— Mademoiselle, vous venez souvent au parc ?

— Très-souvent, Monsieur.

— Nous aurons le plaisir, alors, de nous y rencontrer plus d'une fois. Moi et mon ami, nous nous donnons toujours rendez-vous ici. On ne sait vraiment pas où aller quand on a toute une longue journée devant soi. Depuis que nous avons terminé nos études à l'Université, nous ne savons plus où dépenser notre temps et surtout notre argent d'une manière agréable.

— Vous êtes très-heureux, ma foi, de disposer ainsi de beaucoup de temps et surtout de beaucoup d'argent.

— Nous serions plus heureux encore, Mademoiselle, si nous pouvions vous être agréables.

— Vous ne pouvez l'être davantage, Messieurs : il me reste à bien vous remercier. (Elle se lève.)

— Mademoiselle, nous ne quittons pas encore le chalet ; il fait si bon sous ces grands arbres où la fraîcheur du soir commence à se répandre ! Garçon, des glaces !

La jeune fille se rassied.

Ils sont à boire lorsque leurs camarades passent tout auprès.

— Tiens, voilà les deux fils Richard en train de nocer. Eh ! les amis ! la bière est bonne aujourd'hui, paraît-il !

Ceux-ci font semblant de ne pas entendre ; leurs camarades se rapprochent.

Tonin et Antonius. — Voulez-vous nous f... la paix, tas de calicots, nous ne vous connaissons pas et nous pourrions vous faire payer cher vos impertinences.

Un des camarades. — Pas tant que votre patron qui, après vous avoir payé votre mois de quatre-vingts francs, vous a donné du balai comme à deux fainéants !...

Antonius et Tonin. — Sortons, sortons, laissons là ces insolents.

Garçon, voici vingt francs, payez-vous.

Le garçon sort.

Les camarades. — Peut-on être si dénué de sentiment que de venir gogailler comme des gros rentiers quand on a des parents à la misère, attendant la fin du mois pour payer leurs dettes... Il faut avoir peu de cœur vraiment ! ! !

Le garçon. — Mon ami, ce n'est pas vingt francs que vous devez, mais 25 francs.

Antonius et Tonin hésitent, se consultent du regard et semblent avoir envie de prendre la course.

Les garçons leur barrent le chemin.

A ce triste moment, ils tournent des yeux suppliants vers leurs camarades : Messieurs, prêtez-nous un écu !...

Les camarades. — Vous nous connaissez donc maintenant. Il est trop tard, et un immense éclat de rire part sur toute la ligue.

Les garçons. — Laissez-nous alors votre paletot en gage.

Les deux frères se regardent et quittent tristement leur redingote.

Ils sont libres !... ainsi que la pauvre demoiselle ; mais quelle huée les poursuit !

Très contents des gages, les garçons de café passent un long bâton dans les manches des deux paletots et les suspendent sous les arbres en guise d'hommes pendus ou plutôt d'enseigne pour les étourdis. Probablement ils doivent encore y être aujourd'hui !

GRACÉ.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs, pour le prochain numéro, le portrait de M. Wélche, conseiller d'Etat, préfet du Rhône.